

Sandy Jude Walker

L'Impubliable Aventure du sergent Le Borgne



Extrait de la publication

L'Impubliable Aventure
du sergent Le Borgne

DU MÊME AUTEUR

L'ENCRIER DE SABLE, P.O.L, 2002.

Sandy Jude Walker

L'Impubliable Aventure du sergent Le Borgne

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-84682-0-43-0
www.pol-editeur.fr

Personne n’imagine New York dans sa livrée primitive, paysage où les arbres et les insectes se noient, où les loups occupent encore les terres des hommes, personne sauf moi, lisant cet étrange récit qui commence sur un pont métallique de Manhattan au temps d’Eisenhower.

Je suis une lectrice particulière, d’abord parce que je lis à un rythme extrêmement lent et qu’il m’est impossible de réagir dans un délai normal aux attentes des amis ou correspondants, soucieux de recueillir mon opinion sur telle ou telle nouveauté. J’ai, semble-t-il, lorsque je lis, un dédoublement de l’esprit qui ralentit considérablement l’appréhension de l’intrigue, deux visions distinctes se mettent en place : l’une suit à la lettre ce qui se passe de page en page, l’autre divague, refait le scénario à sa façon, lui redonnant souvent d’autres coordonnées. Ce n’est sans doute pas un comportement exceptionnel, mais il est suffisamment accentué dans mon cas pour m’avoir conduite, progressivement, à

abandonner la publication contemporaine et son exigence de prompt assimilation pour la lecture d'ouvrages plus anciens, voire, de plus en plus souvent, rares ou épuisés. Les relations avec mes correspondants ont ainsi bien vite changé de nature; le plaisir, pour eux comme pour moi, est maintenant dans la trouvaille que ceux-ci sont à même de me désigner, ou, par chance, de m'expédier. Je suis une lectrice particulière, ensuite, parce que cet isolement dans lequel me placent ces choix insolites m'a amenée à développer un goût immodéré pour la note de lecture. Sans livres, je n'écrirais pas, c'est certain, et ce que je peux inscrire sur le papier n'est rien d'autre qu'une levée de phrases et d'idées stimulée par les mots des autres.

New York, terres basses et baies iroquoises, cinq nations natives glissent au fil des eaux; quels étaient les noms des trois rivières qui, d'est en ouest, encerclent les promontoires de granit au cœur de l'archipel, avant que le Florentin ne jette l'ancre, le Français ne remonte le fleuve et le Hollandais n'établisse son pré? Les Algonquins passent les mois d'été sur l'île des hautes collines et retrouvent l'île longue dès les premiers froids.

L'histoire dont j'ai entamé hier les premières pages a été éditée pour la première fois à New York au début des années soixante, en livraisons d'un grand hebdomadaire national. Un de mes amis a essayé vainement, il y a deux ans, de publier ici la traduction qu'il en a faite, comptant sur l'intérêt subit que l'Europe, prise dans les récents événements,

prêtait à la ville martyre. Une vague promesse éditoriale relance aujourd'hui l'affaire et il m'envoie le manuscrit, pensant que sa lecture m'amusera. Le plus curieux, m'a-t-il avoué, est que l'écrivain est français, il ne l'a appris que tout récemment, un peu par hasard ; la version de la revue américaine serait ainsi déjà la traduction anglaise d'une version originale disparue, comme son auteur, dont les archives ne possèdent qu'une petite photographie officielle reproduite avec chaque épisode du feuilleton. Évanoui dans la nature après ce qui, tout le laisse à penser, fut sa seule production. Mais venons-en à l'aveu qui justifiera autrement que par mon inépuisable intérêt pour la mégapole américaine l'importance de cette histoire. J'ai connu son auteur, Ed Martin, il y a quelques années, lors d'un séjour au bord du Pacifique nord, bien longtemps après l'écriture du livre et sans jamais me douter de l'existence de ce dernier. Sur la petite photographie publicitaire d'origine que je découvre ces jours-ci, jointe à l'envoi – sans doute pour piquer ma curiosité, sans deviner à quel point l'initiative serait couronnée de succès – et accompagnée de quelques lignes biographiques en anglais, l'homme, la vingtaine, porte une barbe fournie qui m'empêche absolument de faire le lien avec le visage imberbe, bien que beaucoup plus âgé, qui me fut un temps familier. Je me garderai bien, en toute ingratitude, de divulguer l'information, le seul public ne serait-il qu'un ami traducteur sans fortune, dénicheur de talents oubliés, amateur de causes perdues et d'énigmes biographiques.

ED MARTIN

EASTWARD HO!
1961

CHAPITRE I – LE SQUARE

Comme si elle avait deviné qu'il voyait à son gré deux images du monde, elle le regardait pour la première fois avec curiosité.

Il est temps qu'elle s'intéresse un peu à moi, pensa-t-il, abaissant tantôt une paupière, tantôt l'autre, et il la voyait sous un jour atténué, un peu grisâtre, comme retombé, puis dans une lumière étincelante légèrement imprégnée de violine. Et derrière elle, alors, le flamboiement des couleurs printanières sur les tours dans le lointain.

Elle souriait de ses yeux gris-vert légèrement irisés, la mine perplexe devant l'énigme de l'objectif dédoublé, ne sachant quelle attitude prendre, ne lui en voulant plus maintenant de l'avoir entraînée dans cette promenade ridicule, sur un lieu qui était pour elle l'antithèse parfaite du cadre

convenu de la promenade sentimentale, un cadre où il n'y avait rien d'autre à faire qu'à fixer çà et là sur la pellicule des instantanés de débris ou d'objets de rebut dans des recoins laissés à la somnolente désagrégation urbaine des matières : là, dans cette zone, s'énonçaient avec le plus d'éclat ces décalages de vision dont elle venait de capter le rayonnement inusuel.

C'était un lieu non pas désolé mais déserté, non à l'abandon, laissé pour compte simplement parce qu'il n'y avait plus rien à entreprendre ici dans le présent pour l'entretien des voies d'eau, des ponts et de ce qui pouvait être pris pour un quai à la rigueur : on y marchait en se tordant les pieds ou refusait de s'aventurer sur les pavés luisants d'huile ou disjoints depuis des décennies sans que la municipalité s'en soit avisée jamais.

Elle l'avait pris par le bras et regardait droit devant elle à la cadence de leur pas sans bien se douter que ses yeux tentaient désespérément de se mettre à la place de ceux de son compagnon pour voir ce que signifiait jouir à volonté, à satiété, de deux visions passablement différentes du monde, même si le plus souvent ces visions contrastées se fondaient en une image commune, mixte ou moyenne, où cependant des soupçons de brun terne du côté gauche, de mauve brillant du côté droit, laissaient en tête la permanence d'une dissymétrie radicale, toute récente d'ailleurs, imprévue, et qu'elle ne pouvait comprendre.

Ne cherchait peut-être pas à comprendre encore ; elle s'était tue la plupart du temps, ses lèvres fines jointes en une sorte de moue rêveuse ; il appréciait cette réserve, adonné qu'il était à l'observation de cette zone étrange à la pointe nord de l'île et de sa jointure avec le continent, cette articulation pas-

sablement sclérosée mais vivante encore, si régulière en sa courbe harmonieuse, à croire qu'elle n'était qu'un vieux canal creusé au temps des pionniers pour se démarquer des Sauvages.

– Je ne suis évidemment jamais venue dans ce coin, dit-elle.

– Évidemment ?

– Les gens ici n'aiment pas marcher, marcher n'est pas un sport.

– Et traquer le bison ?

Marcher était pour lui une technique d'investigation commode, le parcours le plus anodin se ramenait toujours à la quête de collections de signes prélevés à la fortune d'une déambulation qui n'était vive qu'attisée par un but, il s'arrangeait le plus souvent pour que sa promenade n'en eût point.

Celle-ci n'en avait pas, ce qu'il réfutait aussitôt, captant de son œil gauche – l'atténué, le grisé – le profil un rien assombri de Maud qui tentait en vain de forcer l'allure, pour gagner des lieux plus coquets sans doute.

– Où êtes-vous si pressée d'aller ?

– Là-haut ! dit-elle.

Elle venait d'aviser un parc sur une petite colline de l'autre côté de l'eau, pas tout proche quand même, n'avait-elle fait que lancer la répartie au jugé, l'improviser dans l'instant ? C'est ainsi que viennent les idées, pensait-il, supposons que celle-ci soit bonne. Et ils avaient franchi la rivière, s'étaient arrêtés un moment sur ce pont à charpente de croisillons enchevêtrés ressemblant à une immense parenthèse métallique posée horizontale entre Manhattan et le Bronx, prête à pivoter au moindre déclat pour livrer passage aux bateaux, il n'y avait pas de bateaux pour l'instant, des péniches étaient amarrées là-

bas aux quais du Bronx, chargées de containers rouges et jaunes au-dessus desquels manœuvraient des grues comme de grands compas enjambant les obstacles.

Pas de circulation dans les parages, à croire que cette région de la ville était neutralisée, assez ancienne pour qu'on la laisse de côté, quitte à l'aménager plus tard en une sorte de musée des solutions originales de trafic et constructions emblématiques du siècle précédent; personne sur les quais, la seule animation était la réclame lumineuse au loin d'une marque de bière allemande alternant avec l'indication gracieuse de l'heure exacte, il était seize heures trente.

Peu de vent, curieusement, ce vent si coutumier vivifiant la grande île longiforme, depuis un moment le soleil illuminait toutes ces façades juxtaposées à perte de vue et dont paraissait monter une chaleur lourde confinée jusqu'ici au fond des cours et de ce chenal étroit qu'était somme toute la rivière.

Le parc entrevu n'était pas si distant que l'avait cru Marc : sitôt passé la voie ferrée manifestement abandonnée de longue date à l'autre bout du pont et une rangée de maisons de brique à deux ou trois étages aux vitres brisées, on accédait à la grille du parc et à l'allée de gravier dessinée droite sur quelque cinquante mètres jusqu'à une plate-forme là-haut, point de vue ou belvédère, c'était un square plutôt qu'un parc, et pour l'heure désert.

Marc cherchait ses repères :

– Il y avait un camp indien dans les parages autrefois.

– On peut le voir au musée, il n'y manque pas une plume!

Elle a ri, essoufflée, retenu son pas s'approchant de la grille, déboutonné son imperméable en fixant Marc de ces yeux gris-vert qui lui avaient tant plu la veille dans l'indéfinis-

sable cobue de ce cocktail tapageur – deux répliques inattendues à sa vision bifide de la ville.

Elle l'entraînait déjà sur l'allée; en arrivant là-haut, elle s'est plaquée contre la rambarde et il l'a enlacée avec un naturel parfait, ses bras guidant son corps, ses lèvres baisant les siennes, et tandis que sa main touchait un sein nu sous la blouse ajourée et que d'autres doigts, menus, pressaient doucement un point donné de son être avec une lenteur incroyable, son œil gauche – le terne, l'ancien – se perdait dans les mèches rousses, et le droit – l'illuminé, le miraculé – voyait se dessiner pour lui seul tout le panorama de l'île, depuis Harlem River jusqu'à la pointe embrumée au sud, la fusée télescopique de la plus haute tour comme juxtaposée à Central Park dans l'éloignement scintillant, toute blanche dans le soleil.

Elle s'est écartée un peu sans toutefois lâcher prise, l'œil sournois, a prononcé de son anglais un peu traînant, comme déchiffrant d'une vieille gravure la légende :

– Et le bienheureux Français observait de là-haut le camp des Hommes Pâles.

J'ai décidé, lisant ce livre, de fixer un principe arbitraire mais qui convient à la situation : prendre connaissance des chapitres un à un sans même jeter un coup d'œil sur la suite. À dire vrai, la discipline ne s'est mise en place qu'à la fin du premier chapitre, lorsque les mots sont venus et qu'il a fallu courir chercher crayon et papier. Arbitraire ne convient pas, car le rythme s'est imposé de lui-même, la nécessité de réfléchir, de laisser se constituer les images et la figure de cet inconnu. J'avais besoin de souffler et d'écrire. Pas en marge des feuillets, non, mais dans l'espace plus vaste de la feuille blanche. Finalement, abstraction faite de mes émotions, c'est rendre justice à cette histoire que de l'aborder par morceaux, comme dans la petite enfance, quand nos propres forces ne nous permettaient pas en une seule étape d'aller plus loin et que quelqu'un refermait pour nous le volume, remettant ainsi la suite au lendemain. Ou bien à la manière des lecteurs d'autrefois ou de naguère, retrouvant, avec l'excitation que produit toujours l'attente, le feuilleton quotidien ou hebdomadaire du journal et de la revue. Ce n'est

pas la première fois que je suspens ainsi la lecture, mais je ne l'avais jamais fait auparavant de cette façon prédéterminée et systématique. D'ordinaire, je m'arrête quand l'attention se décentre pour filer de lointaines associations. Cette fois, je me plie au rythme explicitement marqué par l'auteur, c'est une première. L'habitude ne m'a jamais quittée de griffonner en marge des livres une suite de phrases, pensées, débuts d'épisodes, comme d'autres dessinent des formes vagues ou des signes inattendus. J'ai quelque espoir de faire mieux aujourd'hui que ces griffonnages inconsistants, mais dois affronter le délai périlleux qui s'interpose entre les divagations incontrôlées de l'esprit et le geste de la main ouvrant le carnet. Les plus fameux élans sombrent dans l'espace transitoire de ces opérations. L'histoire que je lis à présent vaut cependant la peine d'affronter l'obstacle : Manhattan, 1960, un promeneur urbain doté – plus qu'affligé – d'une fantastique ambivalence de la vision tente de rétablir, dans les lieux vacants d'un espace artificiel, quai, square ou monticule, la liberté d'allure de l'explorateur au but par nature incertain. Voilà, commentées avec tout le savoir-lire et l'esprit de synthèse dont je suis capable, les premières pages de ce roman. Un détail me retient : l'urbanité retournant à l'état sauvage, à la « somnolente désagrégation des matières », est-ce ce qui l'a frappé en premier ?

J'ai rencontré Ed il y a un peu plus de dix ans dans un jardin exotique de la baie de Vancouver, un après-midi d'été débutant, au milieu d'un petit groupe anglo-saxon en fête, où je le repérai comme le seul authentique représentant d'une nation pionnière dont j'étais si désireuse de faire la

connaissance. Plus petit que la moyenne des hommes présents, large d'épaule, son attitude gauche sous la casquette de base-ball peu appropriée aux circonstances le désignait comme un oncle de campagne guère habitué aux mondanités. Mais la campagne du nouveau monde offre pour une Européenne en voyage des perspectives fantasmatiques bien différentes de celles de l'ancien continent, et je vis aussitôt en lui une source d'informations de première main qui me permettrait d'échapper aux parcours convenus des réseaux urbains. L'homme tint la promesse de sa mine et me raconta, avec beaucoup de fausse modestie, le ranch, un peu plus à l'est, de l'autre côté des montagnes, en terre américaine, et une longue vie itinérante de cavalier convoyeur de troupeaux, puis de guide pour chasseurs en mal de sensations fortes. Nous nous quittâmes sur la fascination partagée pour les desperados des Rocheuses, dont je venais de lire un condensé d'exploits qu'il connaissait mieux que moi. Jamais je n'aurais deviné, ce jour, face aux neiges éternelles des Cascades, que l'aventurier était arrivé à Manhattan trente-cinq ans plus tôt, fuyant Le Havre, sa ville de naissance, et l'Université française, sur un paquebot de ligne. Jamais, à aucun moment de notre long périple en tête-à-tête les mois qui suivirent, même à l'occasion de mes évocations de la mégapole où je me destinais à passer l'hiver à venir, je ne connus les cinq années new-yorkaises et les talents d'écrivain de mon compagnon. Il m'avoua au milieu du voyage sa nationalité française, mais garda toujours secrètes ses prouesses de plume et son séjour East Coast. Ed W. Martin. Le nom d'auteur sur la première page du manuscrit ne porte pas encore l'initiale si caractéristique, à l'américaine, que j'ai souvent vue sur ses papiers, mais n'invalide en rien la recon-

naissance. A quel moment rêva-t-il d'ajouter cette lettre à son identité? Avant l'arrivée en Amérique, dans un de ces fantasmes adolescents d'identité autre? Quelque temps après l'arrivée à New York et sans s'y résoudre encore? Ou bien choisit-il plus tard de signer ainsi la rupture?

Je donnerais au personnage de Marc un âge plus avancé que celui de son créateur, mais le verrais vraisemblablement plus jeune d'une ou deux décennies que mon faux natif quand je le rencontrai. En tous les cas, son regard sur Maud marque avec la jeune femme un léger décalage de génération. Cela ne devrait avoir aucune importance, pourtant ma lecture cherche de tels ajustements. Le jeune Français (se faisait-il déjà appeler Ed ou avait-il jamais été Édouard?) débarquant à Manhattan et déambulant dans Times Square à la fin des années cinquante avait-il la même aisance et la même désinvolture que le personnage de sa fiction? J'ai quelquefois eu l'occasion d'observer Ed en ville, lors de nos traversées des centres urbains placés sur notre route, invariablement furtives malgré mes suppliques : le corps raidi toujours, le regard en alerte, l'attention absorbée par je ne sais quelle imaginaire menace qui l'empêcherait totalement de prêter œil et oreille à mes réactions. Je n'ai jamais pu identifier nettement la source de ses inquiétudes, et en dépit des données, ne trouvais de meilleure analyse que celle de la transmission génétique d'une attitude de survie qui remonterait aux règlements de compte sauvages des villes de la Frontière. Avec le recul, je crois bien que l'imprégnation culturelle jouait à la perfection en cet homme le rôle de la prédétermination naturelle ou de l'éducation. Je n'ai jamais pu

noter la moindre différence entre lui et de semblables figures solitaires que nous croisons, à cheval ou le plus souvent à pied, sur les sentiers et au bord des ruisseaux. Tous portaient en eux la même nostalgie d'un temps et d'un lieu duquel, qu'ils fussent nés à Paris, New York ou Denver, ils se savaient définitivement exclus.

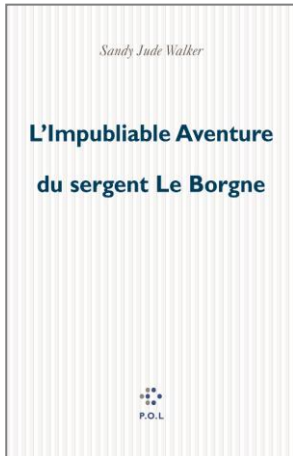
CHAPITRE II – LA CAFÉTÉRIA

Ça commence toujours ainsi : ils l'affublent d'une chemise de nuit grotesque en faux tulle bleu et l'allongent sur une table, lui bandent les deux yeux, ou un seul, mais il ne voit déjà plus rien de toute façon. Ce qui l'étonne le plus, c'est le silence, qu'il n'y ait plus rien à voir devrait affûter l'ouïe, ils sont plusieurs autour de la table et c'est comme s'ils évoluaient sans toucher terre, sans effleurer la table ni son corps ni son visage, ses yeux. À ce stade, souvent, tout se perd, il n'y a plus mouvement ni idée de mouvement, de déplacement ou translation, idée d'un devenir du lieu inconnu où il se trouve, jusqu'à ce que, plus tard, la fenêtre à guillotine se dessine et vienne arrêter son regard, il pleut, c'est la nuit, les vitres sont sillonnées de gouttes que les phares blancs des voitures sur la rue tout en bas font briller à l'excès.

Parfois, au contraire, des mouvements se produisent, des jeux de lumière dans le local, ses paupières translucides sont parcourues d'ondes jaunâtres, rougeâtres, par illuminations d'une ou deux secondes qui doivent correspondre à un stade donné du processus, une avancée substantielle de l'opération

N° d'éditeur : 1881
N° d'imprimeur : 042939
Dépôt légal : novembre 2004

Imprimé en France



Sandy Jude Walker
**L'Impubliable Aventure
du sergent Le Borgne**

Cette édition électronique du livre
L'Impubliable Aventure du sergent Le Borgne
de SANDY JUDE WALKER
a été réalisée le 11 février 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820431)
Code Sodis : N45150 - ISBN : 9782818006702
Numéro d'édition : 2839